

La culture de la mémoire ou comment se débarrasser du passé? ÉRIC MÉCHOULAN. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2008. 261 p. ISBN 978-2-7606-2098-8.

Éric Méchoulan réfléchit sur la place qu'occupent la mémoire, la culture et l'histoire dans nos sociétés occidentales modernes. À l'aide de plusieurs exemples choisis, il expose comment, aujourd'hui, la mémoire agit hors de son contexte traditionnel. L'auteur observe aussi l'omniprésence de la mémoire dans nos sociétés actuelles et entend montrer quels genres de problèmes cela peut poser.

Il note par exemple une augmentation importante de commémorations de toutes sortes. Il y en a tant, en fait, que devant ce déluge, on n'arrive plus à différencier lesquelles sont importantes. L'auteur parle d'« amnésie par surabondance de souvenirs » (p. 9). Les différentes célébrations du patrimoine sont aussi monnaie courante. Cependant, l'auteur remarque qu'il y a une coupure entre l'objet et l'acteur, un lien qui n'existe plus. Ceci, malheureusement, ne permet pas l'usage personnel ou collectif de la mémoire (p. 39). Ainsi, malgré tout, la mémoire refait surface et tente un retour. Mais comment la mémoire agit-elle dans notre vie moderne?

Pour ce faire, l'auteur différencie tout d'abord deux concepts clés, véritables fils conducteurs de l'ouvrage : la mémoire et la tradition. La transmission de la tradition, qui était auparavant orale et rituelle, permettait à l'individu d'agir en tant qu'acteur de la mémoire. Toutefois, dans nos sociétés modernes, nous avons voulu nous débarrasser du poids de la tradition, tant par souci de liberté que par désir de mieux se projeter dans l'avenir. L'individu s'est ainsi peu à peu désengagé de la tradition collective.

De plus en plus coupé de sa tradition et de sa mémoire, l'acteur devient bientôt spectateur. C'est pour cette raison que la transmission de la tradition a été remplacée peu à peu par l'écriture de l'histoire où l'historien joue, finalement, un rôle de conteur. L'individu passe alors d'un stade d'acteur à un stade de conteur ou de spectateur du passé. La mémoire entretenue et actée devient une mémoire racontée, voire désincarnée. Cette action de raconter le passé et la façon de le faire devient culture, et plus précisément, culture de la mémoire. C'est la naissance de la science historique. Ce phénomène, nous rappelle Méchoulan, est tout à fait contemporain.

La première partie du livre, qui s'intéresse à la condition moderne de la mémoire, nous présente plusieurs exemples très différents les uns des autres. Il est parfois difficile de s'y retrouver et de garder en tête le fil conducteur de la thèse de l'auteur, car il promène le lecteur à travers des siècles, des contextes et des domaines très éclectiques. Nous ne saurions ici présenter tous les chapitres, car ce serait trop long, chacun nécessitant une mise en contexte minimale pour comprendre le propos de l'auteur, mais en voici quelques-uns.

Le premier chapitre porte sur Nerval. Poète français du XIX^e siècle,

Nerval s'intéresse aux traditions populaires. L'auteur y voit, après la coupure avec le passé qu'a apportée la Révolution française, l'importance pour Nerval de renouer avec le passé. Cependant, un grand problème se dégage de l'œuvre du poète : comment s'appropriier le passé sous la forme d'un héritage? Méchoulan montre que cette préoccupation transcende l'œuvre de Nerval.

Un autre chapitre nous plonge dans l'univers de Baudelaire, Bergson, Freud et Nietzsche. Méchoulan nous expose la place importante qu'a jouée la mémoire dans l'œuvre de ces auteurs. C'est un autre exemple de la mémoire qui cherche sa place dans la modernité. De plus, grâce à ces auteurs, Méchoulan développe une réflexion sur notre société actuelle. Les sociétés traditionnelles permettaient d'utiliser le passé, de se l'approprier et de le façonner à sa propre réalité. Aujourd'hui, ce n'est plus possible à cause de la coupure entre passé et présent. Paradoxalement, même si le passé est omniprésent par le biais des actualités et qu'on a continuellement recours à l'histoire pour l'expliquer, il est « inappropriable » parce qu'il est trop différent du présent. « La culture de la mémoire nous place dans un dédoublement temporel : l'instantanéité des actualités toujours renouvelée et l'accumulation des archives toujours augmentée » (p. 80).

Un autre chapitre qui illustre une utilisation moderne de la mémoire est celui du Parthénon de Nashville. En effet, pour souligner le centième anniversaire de l'entrée du Tennessee dans la confédération américaine, les autorités construisent une réplique du Parthénon antique dans sa forme originale. C'est somme toute étonnant, nous fait remarquer l'auteur, de constater comment une société nouvelle, construite à partir de rien et qui tend vers l'avenir, s'approprie un mythe ancien qui n'a, *a priori*, rien à voir avec sa propre histoire.

Ce n'est, ni plus ni moins, qu'un objet du passé propulsé dans le présent, phénomène typique de l'expérience mémorielle. Cette construction a permis de créer un espace de partage, un lieu de mémoire pour les gens du sud des États-Unis. La mémoire permet ces allées et venues dans le présent et le passé, et mène même à une certaine homogénéité entre les deux, à une appropriation du passé. Cela permet d'en faire des moments significatifs.

L'expérience historique ne permet pas ces allées et retours entre le passé et le présent. Elle nécessite plutôt une coupure avec le passé qui lui permet un regard critique et scientifique. L'auteur croit que cela mène à une perte de sens, à un détachement d'avec sa propre expérience. Ainsi, il juge que « le monde moderne a justement mis de l'insignifiance partout à force de désirer tout conserver dans les archives ou tout diffuser en direct » (p. 113).

La deuxième partie du livre porte sur le travail du passé. Il y a entre autres, un chapitre sur les archives et la question de la tradition qui permet de considérer l'oralité comme un phénomène marquant. En effet, l'oralité, tout comme le rite, permettent une appropriation par l'acteur, une construction identitaire, contrairement à l'histoire et aux archives qui figent le passé alors

qu'ils voudraient justement le rendre vivant.

Un autre exemple de cette deuxième partie est celui de Fernand Dumont qui constate, lui aussi, que le passé est coupé du présent et que la mémoire est devenue spectacle. Dumont aimerait transformer le spectacle de la mémoire en identité collective et en action politique. Il essaie de nouer l'héritage et le projet de société auquel il aspire. Selon Méchoulan, tout le problème de Dumont est là : il essaie de conjuguer deux concepts incompatibles, la tradition et la modernité.

En conclusion, Méchoulan nous présente plusieurs idées intéressantes. En effet, il est indéniable qu'aujourd'hui nous voyons un retour en force de la mémoire (entreprises savantes, lieux de mémoire, commémorations), mais cela ne signifie pas un retour à la tradition. En effet, la Première Guerre mondiale a vu s'imposer la culture de masse et une certaine valorisation de l'immédiat. Ainsi, nous voyons l'histoire orale et le témoin oculaire d'un événement historique prendre de l'importance. Mais notre modernité et notre rapport au temps évoluent encore plus que cela. Méchoulan annonce la fin de la culture des temps modernes, ni plus ni moins. L'ère de la souveraineté étatique, de l'âge industriel et de l'ordre des nations est révolue.

Cela permet une revalorisation de la mémoire. Nous voyons par exemple le retour de la valeur de l'héritage et une certaine reconnaissance des dettes envers nos prédécesseurs. On ne tend plus seulement vers l'avenir pour trouver un sens. Par contre, nous aurions le fantasme d'une société unie sans mémoire collective. De plus, la nouvelle position de témoin que se donne l'historien réussira peut-être à soigner la coupure entre le passé et le présent.

Le rapport de l'individu moderne au temps a aussi beaucoup changé. L'individualisme, certes, en est une caractéristique, mais aussi ce besoin incessant d'instantanéité, d'immédiateté qui imprègne notre vie quotidienne. L'historien devrait, en définitive, tenir compte de ces nouveaux rapports au temps qui caractérisent notre modernité.

La réflexion que porte Éric Méchoulan sur notre rapport à la mémoire et à l'histoire est somme toute originale. On pourrait croire qu'il glorifie la tradition et qu'il appelle à un retour à celle-ci, puisque tous les chapitres montrent à quel point la tradition permet à l'individu de s'identifier alors que l'histoire et la culture ne font que nous en éloigner. Cependant, il n'en fait rien, à tout le moins pas explicitement. Il remarque plutôt un certain retour de la mémoire dans notre société actuelle, peut-être, selon lui, par manque de sens. D'un autre côté, le rôle joué par les archives et les historiens n'est guère glorieux. À l'entendre, il faudrait brûler tout de suite toutes les archives pour que les gens puissent s'approprier eux-mêmes leur passé, les historiens jouant plutôt le rôle de trouble-fête en voulant expliquer les événements. Pourtant, tout n'est pas perdu. Méchoulan se réjouit du rôle grandissant que jouent l'histoire orale et l'histoire immédiate qui tendent à rétrécir cette distance tant redoutée avec le passé. Et que dire des archives alors? Devrait-on créer des archives

de l'immédiate? Comment en ce cas lutter contre la surabondance, ennemie de l'appropriation individuelle et collective? Méchoulan ne nous propose pas de solution à cet égard, mais sa réflexion sur l'histoire, l'historien et le rapport moderne au temps est digne d'intérêt, surtout pour des archivistes de la mémoire.

Elaine Sirois
Bibliothèque et Archives Canada